

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

 Il n'est pas reçu d'abonnement;
les lettres non affranchies seront
refusées.

 Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
réduction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

NOTRE FUTURE CAVALCADE

Les jeunes gens de notre ville sont en train d'organiser une grande cavalcade au bénéfice des pauvres. J'applaudis des deux mains à cette fête de la charité. Lyon a toujours tenu le premier rang dans ces tournois de la bienfaisance. Nulle ville aussi n'a tant donné pour le denier de saint Pierre, la propagation de la foi, et enfin à tous les riches solliciteurs qui, plutôt que de faire le sacrifice de leur fortune personnelle, quêtent, sans se lasser, à toutes les portes, pour le rachat des âmes infidèles et la plus grande gloire de l'Eglise *syllabusée*.

Chacun est bien libre de donner son superflu aux Chinois, si bon lui semble, mais, pour ma part, je préfère une charité moins cosmopolite. Les misères locales sont assez nombreuses et aussi dignes d'intérêt que les sauvages du Nouveau-Monde. C'est ce que comprennent les cœurs généreux lorsqu'ils vident leur bourse dans la main d'un martyr du travail, que les veilles ont cloué sur le grabat d'une mansarde. J'aime à voir ce grandiose spectacle de la vraie charité qui donne du pain sans y mêler l'amertume des questions indiscrettes et des allusions blessantes.

Où, quoi qu'on en dise, les *secours* de certaines gens sont *conditionnels*; et pour obtenir une soupe, il faut violenter sa conscience et prendre les allures d'un pêcheur repentant.

Je baisse la toile sur cette façon de peupler le berrail et vois avec un vif plaisir les préparatifs d'une fête vraiment fraternelle, essentiellement philanthropique. Je ne sais quel sujet historique a été choisi. Peu m'importe qu'on se décide pour la cour de François I^{er} ou celle du roi d'Yvetôt. Cependant si ma faible voix pouvait avoir un écho dans le sein de la commis-

sion d'initiative, je composerais le cortège ainsi qu'il suit :

1^o Fanfare des cerfs, composée de cinquante cornards, munis des attributs de leur condition et jouant du mirliton.

2^o Groupe des banqueroutiers, portant sur leur étendard le lion belge couché sur une gigantesque lune criblée de trous de diverses grandeurs.

3^o Un escadron de cafards, avec leur attirail de perfidie et de bassesses. Cette noire cohorte sera suivie de plusieurs prolonges contenant ses bagages d'abrutissement et les joujoux de l'inquisition.

4^o Une brigade de tortues en grand uniforme, suivies des benêts qu'elles ont ruinés et des pharmaciens qu'elles ont enrichis.

5^o Tous les cantonniers démissionnaires pour surabondance d'ordures sociales.

6^o Le groupe des fonctionnaires de l'Empire, munis de ces fameuses infirmités contractées en courbant l'échine devant un bandit, — infirmités pour lesquelles ils voudraient émarger, avec le toupet qui les distinguent. — Ces laquais invalides porteront sur un coussin de velours les clefs de Metz, le sabre de Sedan, et la miraculeuse bougie au moyen de laquelle ils transformaient la vessie impériale en lanterne vénitienne.

7^o Un peloton de marchands de coco à cheval sur la crédulité publique. Ils fouetteront leur monture avec un paquet de ficelles jésuitiques, et distribueront aux paralytiques l'eau de la Salette à un louis le verre. Le blackboulé de Mun tiendra la caisse.

8^o Une délégation des bouchers de Lyon, choisis parmi ceux qui ont estropié le plus de piétons en faisant galoper dans les rues des haridelles qu'ils éreintent de coups de fouet.

9^o Groupe soyeux des négociants du Griffon, entou-

rant une pyramide d'une hauteur prodigieuse portée par vingt mille canuts. Les matériaux de ce colossal monument se nomment *rabais*, balances non échantillonnées, aunage escamotté et mouillage des soies.

10^o La bande infecte des prêteurs à la petite semaine. Ils seront tenus d'exhiber au public leurs livres particuliers et leurs opérations au 60 du cent. Tous les malheureux qu'ils ont écorchés vifs devront former la haie sur le passage de ces sangsues et leur cracher à la face.

11^o La corporation des boulangers portant sur leurs larges épaules l'arche de la bêtise. Comme ce fardeau les fera transpirer abondamment, ils seront relayés par les fonctionnaires déclassés qui ont pétri les plus grosses brioches administratives. Ces derniers seront sous le commandement de l'ingénieur du Croc, portant dans une hotte son talent stratégique et la reconnaissance des Lyonnais.

12^o Le char du progrès, traîné par des écrevisses de toutes nuances. Ce tombereau disloqué trimblera l'immortel *Clarion*, coiffé d'un chapeau à cornes, et distribuant à pleines mains les plus belles pages du crétinisme.

Enfin le cortège sera fermé par tous les aboyeurs de la presse monarchico-impérialiste, remorquant leur provision de canards idiots, l'hydre de l'anarchie et le vocabulaire de la mère Angot. C'est dans cette collection poissarde qu'ils puisent des injures à défaut d'arguments.

Mon programme court la chance de ne pas être adopté : c'est bien dommage, car il serait infiniment plus historique que celui qu'on nous prépare.

Qu'en dites-vous, lecteurs ?

CÉLESTIN DE LA GRENIVE.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

VI

La Famille Berger

(SUITE.)

Aussi ce monarque en jupons n'avait jamais souffert son homme au cabaret. Maintes fois on avait vu madame rôder autour des temples de Bacchus, à la piste de son époux. Eh ! ma foi, malheur si le bonhomme s'était hasardé à se fendre d'une chopine, car elle l'emmenait incontinent au logis.

Non pourtant que l'avarice fut incarnée chez elle ; mais c'était une manière de conduire ses affaires de front et avec économie. Seulement la mère Berger avait à son actif un tout petit défaut : c'était un penchant très-accentué pour l'eau-de-noix, qu'elle confectionnait elle-même avec un soin tout particulier. Cette précieuse liqueur était à ses yeux la panacée universelle. Sous prétexte de coliques passées à l'état chronique, elle en avalait chaque jour des doses qui eussent fait reculer un carabinier. Sauf cette prédilection pour le bienfaisant liquide, on pouvait dire que c'était une femme accomplie. Sa rudesse de manières cachait un caractère excellent.

Elle aimait tendrement sa progéniture, et, comme c'était un beau brin de fille, la vigilance maternelle était incessante. Elle avait formé pour sa Madeleine de splendides projets de mariage. Ainsi font souvent les mamans. Elles choisissent leurs gendres,

comme si elles devaient les épouser. Tant pis si la jeune fille ne s'en accommode point.

Le croquis du père Berger sera vite esquissé. C'était un bon paysan, doux, laborieux et honnête. Il adorait sa Madeleine et tempêtait intérieurement chaque fois que sa femme le contrariait. Malgré la surveillance de sa moitié, il avait une cachette de beaux louis qu'il destinait à la noce, si toutefois son gendre lui plaisait.

Madeleine était citée à dix lieues à la ronde comme la plus belle et la plus sage. Les amoureux ne manquaient pas, car elle avait aussi les qualités du cœur et elle était riche, ce qui ne gêne rien.

Ses parents et particulièrement sa mère la pressait de se marier. Ils désiraient un gendre à la maison pour prendre en main l'exploitation du domaine. Chaque jour elle éconduisait de riches soupirants, disant qu'elle était encore jeune, qu'elle avait le temps et autres raisons plus ou moins plausibles.

La vérité, c'est que Madeleine aimait.

Nous avons dit que la mère Berger avait formé pour sa fille de magnifiques projets de mariage. Chaque jour elle entretenait Madeleine de ses rêves dorés. La jeune fille écoutait tout cela d'un air distrait, et la bonne femme s'épuisait en malédictions sur l'aveuglement de la jeunesse.

Un jour elle n'y tint plus. Elle amena adroitement la conversation sur les mariages avantageux et commença à citer le sien comme le modèle des alliances.

Pendant qu'elle s'évertuait à démontrer le parfait bonheur qu'elle avait su procurer à son benévole époux, elle fut interrompue par un grognement partant de la cheminée, où le père Berger était assis. Elle ne se déconcerta point et continua l'énumération des avantages qu'offre un ménage bien assorti. Puis elle établit la nécessité de la pression des parents dans les incli-

nations de leurs enfants, tout en lançant un regard furibond au vieux paysan.

— Moi, disait-elle à sa fille, quand j'étais jeune, j'avais aussi, comme ça, des idées barroques. Il me semblait que je devais faire à ma tête. Et certes, ce n'était pas les partis qui me manquaient, ajouta-t-elle avec un aplomb comique, je n'avais qu'à choisir, oui dà ! et cependant j'ai obéi. J'ai pris celui qu'on m'a donné. Vous croyez, vous autres *morveuses*, qu'on doit vous laisser marier à votre guise ? pour épouser un *pillereau* qui mangera le bien que vos parents se tuent de ramasser ! Non, non. Je sais ce que j'ai à faire : jamais ma fille ne se mariera contre mon gré.

— Tiens, vois-tu, Madeleine, continua la grosse mère d'une voix insinuante, si tu voulais me croire, tu ferais bonne grâce à Baland. C'est un bel homme, un bon dégourdi, là, qui connaît ce que c'est que de vivre et qui a des terres au soleil. Qu'en dis-tu ? Madeleine.

— Rien.

— Comment rien ! tu es bien difficile, ma foi. Cependant, d'une manière ou d'autre, il faut te décider.

— J'ai bien le temps de me mettre la corde au cou.

— Tu perds la tête, ma fille ; moi, je suis sûre qu'il te rendrait bien heureuse. C'est un bon garçon.

— Que trop, bon garçon, puisqu'on dit qu'il aime toutes les filles depuis Miribel jusqu'à Meximieux.

— Parce qu'il aime à rire, voilà tout de suite les langues en l'air. Tout ça, c'est des cancans.

— Je ne dis pas non. Cependant il n'y a pas de fumée sans feu. Dame ! il restera longtemps garçon s'il n'a que moi pour femme.

— Ah ! oui da. C'est que bien sûr, pour me parler comme ça, Mademoiselle a déjà fait son choix ?

— Oui, mon choix est fait.

BINETTES LOCALES

LE CITOYEN GRAPILLE

Il existe dans notre vie un être qui mérite de prendre la mesure de la *Cravache*. Jugez plutôt :

Quelque temps avant la guerre, celui que nous appellerons Grapille, était officier d'intendance, lorsqu'il prit sa retraite pour devenir un bon bourgeois.

Mais le gaillard est ambitieux et sa demi-solde jointe aux rognures de gamelle ne lui suffisant pas, il résolut de se marier. Il était assez bien taillé pour cela : cinquante ans et un *corset*, gros ventre, petit de taille, yeux percés en vrille et de magnifiques dents couleur jus de chique.

Il jeta les yeux sur une honnête personne dont le père était sur le point de lever l'ancre. Grapille, je dois vous le dire, est ferré sur le code. Eh bien, il a trouvé le moyen de liquider la situation à son profit, à la joie du beau-père et à la barbe des créanciers qui se sont frotté le nombril en guise de monnaie.

La guerre a éclaté, Grapille veut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Il a tiré un plan digne d'une meilleure cause. Il fait spéculer un imbécile sur certaines denrées dont lui, Grapille, était le directeur, caissier tripoteur. Le commerce est mauvais qu'importe, le fonctionnaire en premier émerge de bons appointements au budget. La spéculation, par un hasard de bourse, devient magnifique. Aussitôt Grapille, pour soulager l'imbécile, offre de prendre l'affaire à son compte tant que ça offrira de beaux bénéfices (sous-entendu), et, lorsque l'article a tombé, il s'empresse de le repasser à son... ami. Bref, il a ruiné son homme, caroté les créanciers et sort de là, avec tous les honneurs de la guerre, propriétaire deux fois.

Je vous le montrerai un peu. Il ressemble trait pour trait à Guillaume de Prusse au moral et au physique. L'autre jour, il a promis à une de ses concierges une gratification de 2 0/0 sur les économies de gaz qu'elle ferait pendant l'année.

Dans ce moment il cherche le moyen d'arrondir son petit magot par un procédé dont je vous parlerai prochainement.

Il va sans dire, qu'il fait partie de la société de Saint-Vincent-de-Paul et postule pour porter le dais.

Il a perdu quelque chose dernièrement. C'est tombé entre bonnes mains. S'il réclame à la *Cravache*, gare... MATRAC.

UN CONTE DE GRAND'MÈRE

LA MAISON DU DIABLE

Un homme désirait une belle demeure :
Mais, hélas ! comment faire, il n'avait pas d'argent ?
Belzébut était là qui le guettait à l'heure
Et qui parut incontinent.

— Ah bah ! exclama la mère Berger, au comble de la stupéfaction.

— Comme je vous le dis. Et personne au monde ne me sera jamais rien, que celui que j'aime.

— Quelque valet ? dit la mère d'un ton ironique.

— Non, il est un peu plus éduqué.

— Alors c'est un *saute-ruisseau* ? quelque freluquet plein de pommade ? ajouta maman Berger avec dédain.

— C'est un ouvrier honnête et laborieux, répondit avec chaleur la jeune fille, blessée au cœur des sarcasmes de sa mère. Celui-là, n'a pas des écus ; mais il m'apportera en mariage la santé et le courage d'un travailleur. Et qui, plus est, il m'aimera, lui ! C'est tout ce qu'il me faut.

— Voyez-vous cette mijaurée ! s'écria la mère, au comble de la fureur, ça parle sur un ton ! Quelle arrogance ! Ça vous arrange les choses comme si on n'était plus de ce monde. Oh ! oh ! ma fille, nous verrons si tu gagneras. Jamais, non jamais ce *sans-le-sou* sera mon gendre. Si je le rencontre en train de *rodasser* par là, ses épaules sentiront le manche à balai, dru et menu.

— Oh ! soyez tranquille, il ne viendra pas.

— Alors, c'est donc toi qui iras le trouver ? interrogea la grosse femme, la voix rauque de colère, tu iras, hein ?

— Nous ferons chacun la moitié du chemin.

— Un rendez-vous ? et bien en voilà une autre, fit la mère en se plaçant les deux poings sur les hanches. Elevez donc des enfants, Seigneur Jésus ! pour en faire des *coureuses* !

A cette insulte, Madeleine se leva comme pour répondre ; mais les larmes lui coupèrent la parole et elle s'en alla, le cœur gros, pleurer dans sa chambre.

La mère Berger demeura interdite. Elle comprit la gravité de l'épithète qu'elle venait de lancer au visage de sa fille. Mais,

« Amateur de villas » dit l'ange des ténèbres,
Sur l'homme qui tremblait fixant son œil de feu,
« Quand on veut se soumettre à mes vouloir funèbres
« Je suis aussi puissant que Dieu.

« Veux-tu d'une villa, devenir l'heureux maître ?
« Je puis en bâtir une ici sur la hauteur ;
« Pour le prix de ton âme un château va paraître,
« Dont tu seras le possesseur. »

Le contrat est conclu salué du tonnerre.
L'archange des enfers en poussa un cri strident :
Il trépigne de joie il retrouve la terre
D'un coup de son affreux trident.

On voit surgir alors des ouvriers étranges
De leur sein vomissant des tourbillons de feu.
Qui, du Dieu des enfers célébrant les louanges,
Blasphémaient le saint nom de Dieu.

Ils se mirent à l'œuvre, alarmant les campagnes,
Et la maison montait, montait sinistrement,
Comme un nuage noir sur le flanc des montagnes
Rampe et monte lugubrement.

On dit que les maçons de ces noires structures,
Dans des crânes humains ravis aux sépultures,
Transportaient leur ciment de feu ;
Qu'ils ricanaient, ô ciel ! en voyant Fourvière ;
Qu'avec les ossements dérobés à la terre
Ils menaçaient la croix de Dieu.

On dit, on dit encore, comble des anathèmes !
Que les maudits de Dieu, que les damnés eux-mêmes
Aux démons servaient de goudats ;
Qu'il sortaient des enfers deux à deux à la chaîne,
Semblables aux maudits de la justice humaine
Qui portent le nom de forçats ;

On dit, on dit aussi que ces diables d'archanges
Gambadaient, se livraient à des rondes étranges
En bâtissant cette maison ;
Que leurs éclats de rire épouvantaient les ombres ;
Qu'aujourd'hui la damnée aux façades si sombres
Reste fermée avec raison.

Voilà ce que le soir, près d'un feu qui pétille,
La grand'mère faisant force de signes de croix,
Raconte en frémissant l'hiver à sa famille,
Dont l'esprit croit encore aux diables d'autrefois.

Femme qui dans l'Attique eut des temples célèbres,
Viens, fille de Platon, vierge aux doctes regards,
Des superstitions, dissiper les ténèbres,
Comme l'astre du jour disperse les brouillards.

Où, les temps sont passés des larves et des fables,
Des vieilles qui jetaient des sorts sur les troupeaux,
Des farfadets trayant les vaches des étables,
Et des malins esprits qui corrompaient les eaux.

On ne voit plus danser et démons et sorcières,
Sur leurs balais de houx, la ronde du sabbat,
Et des follets riant au milieu des clairières,
On n'entend plus au bois bruire le sombre éclat.

Viens fermer, ô raison ! de Satan les royaumes.
Erreurs de nos aïeux, roulez donc vos drapeaux ;
Evanouissez-vous, pâles et vains fantômes,
Devant la vérité secouant son flambeau. VICTOR HUGARD.

trop irritée pour modifier son attitude et son langage, sa mauvaise humeur tomba sur son époux, qui déjà cherchait à gagner la porte pour esquiver la tempête.

— Où vas-tu donc ? lui dit-elle. Tu vois ton ouvrage, hein ? Si tu n'avais pas été si *bonmasse*, Madeleine ne répondrait pas à sa mère comme elle vient de le faire.

— Mais c'est toi qui gouvernes, objecta la vieille avec compection.

— Tu n'es donc alors qu'une *poule mouillée* ? Tu n'as donc point de sang dans les veines ?

Le père Berger eut un moment l'envie de lui rappeler qu'en mainte occasion il avait voulu s'insurger contre l'autorité du bonnet, et que sa pétulante épouse avait passé outre ; mais il jugea plus prudent de battre tout doucement en retraite devant le courroux d'icelle.

La mère Berger, restée seule, se calma comme par enchantement. Elle s'assit en grommelant des phrases entrecoupées. Ces interjections avaient l'air de s'adresser à elle-même plutôt qu'à sa fille. Elle ne tarda pas à fondre en larmes.

L'orage était passé. Le cœur parlait maintenant.

VII

Désespoir d'amour

Nous savons que Madeleine avait donné son cœur. Elle aimait tendrement, et cet amour pur et puissant était éclos bien simplement.

Elle avait dansé, à la vogue de Montluet, avec un jeune homme qui lui avait paru si supérieur à ceux qui l'assiégeaient de leurs fadeurs, qu'elle s'y attacha irrésistiblement, dès ce jour.

Ce jeune homme, en effet, méritait cette préférence.

D'une figure agréable, de manières distinguées, il plaisait au premier abord. Ses qualités du cœur étaient à l'unisson de ses

ANECDOTE PARISIENNE

Par une matinée d'hiver, une femme de la campagne se tenant à peine, portait un enfant dans ses bras et tendait la main aux passants sans mot dire ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues livides. Un Parisien, avec l'esprit d'à-propos particulier aux fils de la capitale, passant à côté d'elle, vit ses pleurs. — Eh bien ! la petite mère, ça ne va donc pas, qu'on se désole comme ça ; qu'y a-t-il, voyons ! La pauvre femme qui n'était malheureusement qu'une fille trompée, comme nous disons, encore par politesse, lui expliqua qu'elle avait été chassée de chez ses parents et de son village, qu'elle arrivait à Paris sans ressource et mourante ; j'essaye de demander l'aumône, dit-elle à travers un sanglot, mais je meurs de honte. Ah ! si ce n'était pas pour ce pauvre petit, je me laisserais mourir. — Allons ! allons ! ne dites pas des bêtises ; je vais vous enseigner une maison. Vous irez, et tout s'arrangera.

Rendez-vous au Mont-de-Piété ; vous direz que vous désirez engager le moutard ; on vous prêtera sur lui une petite somme qui vous permettra de subvenir au plus pressé ; quant à l'enfant, vous n'aurez pas à vous en occuper jusqu'au jour où, moins malheureuse, vous pourrez aller le dégager. Il dit, et lui donna consciencieusement l'adresse qu'il écrivit au crayon sur une feuille de calepin, lui serra la main en lui souhaitant bonne chance, et disparut bientôt dans la foule.

La pauvre Madeleine se mit en devoir d'aller à la maison indiquée. Paris est grand, bien des fois elle se perd t. mais, à force de demander son chemin, elle finit par y arriver morte de fatigue et de faim.

Une fois arrivée, nouvelle perplexité ; elle ouvre maintenant la porte, ce n'est jamais la bonne ; en fin de tout elle arrive à l'administration. Messieurs les administrateurs la toisent d'assez haut et lui demandent ce qu'elle veut.

Comment vous peindre la scène : la pauvre créature éclate en sanglots, proteste de son amour pour son enfant, affirme que sa profonde misère est bien le seul mobile qui puisse la déterminer à s'en séparer momentanément, mais qu'elle travaillera tant qu'elle le retirera bientôt, et elle inonde littéralement son enfant de baisers et de larmes.

Tout le monde se regarde, la pensée de tous est formulée par un seul : elle est folle ! Cependant un de ces messieurs s'en approche, la questionne, lui demande pourquoi elle est venue, qui l'a envoyée.

Madeleine raconte alors sa rencontre avec le Parisien : tout s'explique, on ne sait plus si on doit pleurer sur tant de misère et de malheur, ou si on doit rire d'une charge aussi éminemment parisienne. Je crois que pour tout concilier on fit les deux ; mais en même temps on fait asseoir la pauvre fille près d'un bon poêle, chacun lui donne ce qui lui reste de son déjeuner en attendant un potage qu'on est allé lui chercher. On pense aussi que cela n'est pas suffisant ; le

avantages physiques. Mais il était sans fortune.

Il se nommait Didier.

Madeleine ne se dissimulait pas que jamais ses parents, et particulièrement la mère Berger, si intéressée, consentiraient à ce mariage. Elle ne parlait à Didier qu'en cachette, dans les sentiers déserts qui bordent le Rhône.

Un jour qu'elle revenait, toute pensive, d'une de ces entrevues, elle aperçut, entre les cailloux du chemin, un papier plié en quatre. Elle le ramassa, l'ouvrit, en parcourant quelques lignes.... Soudain elle tomba lourdement sur le sol, comme foudroyée !...

Revenue à elle, Madeleine porta les deux mains à son front brûlant, puis elle s'écria, en sanglotant : Mon Dieu que je suis malheureuse ! il est soldat !...

Ce papier, perdu par Didier, n'était autre chose qu'un ordre de se rendre au chef-lieu pour être dirigé sur son régiment.

Peut-être avait-il apporté cet ordre fatal pour le montrer à la jeune fille. Puis, le courage lui ayant manqué, il avait remis au dernier moment de faire cette poignante confidence à celle qu'il aimait de toute son âme.

Comment Madeleine ignorait-elle tout cela ?

Eh ! mon Dieu, c'est tout simple : Didier avait tiré au sort dans un autre canton. La peur de perdre l'amour de la jeune fille l'avait conduit à lui cacher son véritable numéro. Puis il espérait que le père Didier le ferait peut-être remplacer. Mais le bonhomme n'avait pas voulu « se mettre sur la paille » comme il disait, pour ce fils né d'un premier mariage. D'ailleurs, la belle-mère ne l'aurait pas souffert.

Madeleine prit le chemin de la maison paternelle, en proie à une violente agitation. Elle entra le visage bouleversé, le pas chancelant. C'était un samedi.

(Reproduction interdite).

(La suite à Dimanche)

directeur est prévenu, fait lui-même les démarches nécessaires pour la faire recevoir à l'hôpital, où elle est admise d'urgence, n'étant accouchée que depuis quatre jours. Au moment où elle va partir, ces messieurs qui se sont cotisés lui remettent bon nombre de pièces blanches. Les larmes de douleur, de Madeleine, se changent en larmes de joie.

On m'a dit que l'enfant et la mère se portent à merveille. Madeleine est nourrice dans une maison bourgeoise, et le marmot prend ses ébats dans les gras pâturages de Normandie.

LAMBERT.

SALMIGONDIS

La toquade de la collation des grades menace de devenir contagieuse. Un nègre, directeur d'une troupe de chiens savants et de perroquets bavards, vient de classer ses animaux par ordre de mérite. C'est à l'Université libre de la vogue des *choux*, que les diplômes ont été délivrés et les rôles distribués. D'après la consigne, les perroquets seront chargés de faire le boniment, pendant que les chiens iront à la maraude.

Je viens de parler de *consigne*. Celle du soldat est souvent interprétée d'une façon très-cocasse par certains Boquillons.

Au début de l'incendie du fort des Charpennes, on avait placé, à deux cents mètres du foyer, un cordon de sentinelles de façon à empêcher les curieux de se faire sauter le caisson. Rien de mieux : la prudence est, dit-on, la mère de la sûreté. — Je ne parle pas, bien entendu, de la permanence. — Or, pendant que les cartouches se donnaient de l'air, un gamin exécutait de magnifiques *brassées* dans l'eau croupie des fosses d'enceinte. Le factionnaire suivait d'un œil attentif le moutard qui n'a plus que quelques *agotiaux* à dessiner pour arriver vers ses vêtements déposés sur l'herbe. Déjà il allongeait le bras pour saisir sa culotte quand, tout-à-coup Dumanet croisa la baïonnette en lui disant : « Eh ! jeune pékin, tâchez-voir de reculer en arrière !... personne il ne doivent dépasser la platane. »

Le gamin, qui n'avait en guise de caleçon que sa cravatte autour des reins, a dû rester blotti dans la vase jusqu'à l'extinction des feux... d'artifice.

Deux chérubins de six ans : Amandine et Blanche sont en train de faire l'inventaire de leurs cadeaux du jour de l'an.

Amandine est un enfant d'amour.

— Tu vois, disais Blanche, combien j'ai de jolis joujoux ? Si tu avais un papa, il t'en aurait donné aussi, comme le mien.

Le sourcil d'Amandine se fronça, puis, dans une explosion de franchise, elle répliqua d'un air triomphant : Des papas !... j'en ai plus que toi.

Le chemin de ronde, qui longe le côté sud du Parc, est devenu, paraît-il, le champ de manœuvre des filles soumises les plus dégoûtantes. En plein jour, elles obsèdent le passant avec un rare cynisme, et finalement *l'engueulent* quand il les repousse, tandis que le *protecteur*, couché sur le revers du fossé, se tient prêt à toute éventualité. La sécurité corporelle et morale des promeneurs est gravement compromise.

Avis à ceux qui ont charge d'y veiller.

La Société protectrice des animaux vient de décider qu'elle accordera désormais une gratification de quatre litres à douze à tout batelier, platier, douanier ou marinier qui opérera le sauvetage d'un angora. La compagnie maritime, ayant sorti du fleuve une énorme quantité de matous, va réclamer l'arriéré de ces actes de dévouement. Ces braves, dont plusieurs se sont fait des casquettes avec la peau de leurs obligés, calculent déjà combien ils pourront s'arroser le fibre pendant la morte saison.

Un rassemblement de deux cents personnes s'était formé jeudi dans la rue des Martyrs. Tout ce monde fixait les yeux sur une fenêtre du deuxième étage d'où s'échappaient des hurlements de douleur et de rage. Deux conjoints étaient

en train de se tanner le cuir, tout en déclamant les plus belles pages du catéchisme poissard, dernière édition. De temps en temps un bruit mat, produit par les coups de poings, suspendait les aménités orales. La foule cancanait dans la rue.

— Le brigand va la tuer, disaient les femmes.

— Cette râclée lui fera du bien, répondaient les hommes.

Au moment où les commères se disposaient à prouver que les femmes sont bien à plaindre, la *battue* apparut à la fenêtre, les cheveux hérissés et l'écume aux lèvres : « Tas de feignants, dit-elle, allez donc travailler au lieu de moucher ce qui se passe dans les ménages !... » Elle disparut, mais bientôt un meuble intime traversa l'espace, en sifflant comme un obus, et vint éclater sur le trottoir, juste au milieu du groupe des matrones. Ainsi se termina la carrière d'un splendide pot-de-chambre, présent de noce du cousin de la *tourterelle*.

Une demi-douzaine de guerriers, stimulés par les dépêches de l'agence Havas et le picton du coin, entonnent un refrain belliqueux en parodiant le chœur des *Enfants de Paris*. Ils disaient :

Si l'étranger venait encore,
Sous nos murs pour livrer combat,
Pour chasser celui qu'il abhorre :
Chaque *troupier* serait *soldat*.....

Triple buse que je suis ! moi qui croyais que les deux faisaient la paire !...

Décidément, Mars rend des points aux ganaches académiques.

ARGUS.

LE CHARLATISME DÉVOILÉ

II

LES ARCANES CAPILAIRES.

Jean Oudard, Liebault, Thibaudeau, Cornillon, vous, célèbres parfumeurs-chimistes du temps passé, s'il vous était permis, aujourd'hui, de descendre dans le salon d'un bateau-mouche, de vous promener dans la salle d'attente d'une gare, que la publicité commerciale a transformés en boutiques d'affichage : vous seriez étonnés du génie inventif de vos collègues modernes, génie traduit dans leurs réclames, prônant les eaux, les pommades, les lotions mystérieuses pour faire repousser les cheveux.

Que l'on atténue les effets de la *calvitie* à l'aide des teintures.

Que l'on combatte l'*alopécie* et encore... car nous pourrions demander à l'inventeur d'une certaine graisse réparatrice, pourquoi il ne se sert de son composé magique, pour arrêter la chute prématurée et déjà bien avancée de ses cheveux ?

Admettons cependant que l'*alopécie* peut-être combattue...

Mais que l'on veuille guérir la *calvitie* naturelle, c'est une prétention surprenante, dépassant toutes les bornes de l'imagination.

Les parfumeurs actuels qui se disent chimistes, sans avoir jamais étudié les premières notions de cette science, vous promettent monts et merveilles de leurs produits hétéroclites.

Un de ces industriels exploités, offre quarante mille francs ! quarante mille, francs entendez-vous, à qui lui prouvera que son eau mystérieuse, ne fait pas repousser les cheveux, sur les crânes les plus dénudés auraient-ils même cent ans !...

Nous connaissons un sot individu qui a usé seize flacons !... de cette abominable drogue, sans obtenir aucun résultat.

Combien faut-il donc employer d'hectolitres d'eau mystérieuse pour avoir la joie de voir poindre sur son système pileux quelques filaments issus d'un mélange de fer, de silice, de manganèse et d'autres sels, lequel mélange, selon M. Vauquelin, un grand chimiste, forme la composition des cheveux ?

Nous l'ignorons et nous ne voulons pas le savoir.

Mais, si nous avons un bon conseil à donner aux personnes atteintes de *calvitie*, c'est de laisser agir la nature et de ne pas croire à tous ces dupeurs patentés, dont les arcanes capillaires seraient bons tout au plus à jeter aux immondices, car beaucoup de crédules en ressentent les effets désastreux.

GEORGES MENTELÉ.

L'INONDATION

POÉSIE COMPOSÉE POUR LE 15^e CONCOURS POÉTIQUE DE BORDEAUX

Le bronze des combats ne tonne plus. Le glaive,
Fatigué de tuer, est remis au fourreau,
Laisant nos fronts souillés, d'un ennemi-bourreau,
La botte écrasante se lève.

A peine les Germains, repus de sang et d'or,
S'éloignent en raillant, la France agonisante,
Qu'un fléau plus terrible, en sa fureur puissante,
Vient meurtrir la patrie encor.

La nuit est sombre. Au ciel de gros nuages lourds
Que la foudre déchire, en grondant sans relâche.....
L'ouragan se déchaîne et jonche les labours
Des feuilles qu'il arrache.

Depuis trois jours il pleut... Le torrent des chamois
A couvert les sapins d'une écume fangeuse ;
Il roule vers le fleuve, en couchant les grands bois
Dans les ravins qu'il creuse.

Toulouse, avec effroi, contempla la Garonne,
Dont le flot furieux monte, écume et rugit.
Il va franchir la digue... il gronde, il tourbillonne...
Monte encore..... et bondit !

Les cris de désespoir de vingt mille poitrines
S'élèvent dans les airs ! Le fleuve maintenant
Balaie le faubourg, entraîne les chaumines
Qu'il disperse en fuyant ;

Saisit l'humaine proie, en la couvrant de fange,
L'entraîne dans le gouffre, aux noirs profondeurs !...
Malgré le dévouement des soldats-sauveteurs,
Héroïque phalange !

Chaque vague a bercé des cadavres sanglants
Écrasés sous les toits des maisons effondrées.
Les ombres de la nuit, humides et serrées,
Semblent d'un crêpe noir couvrir tous ces mourants...

Femmes, enfants, vieillards dorment dans les abîmes,
Les bras entrelacés, dans un suprême adieu !...
Les parents, les amis de toutes ces victimes
Errent en priant Dieu.

Arbres, troupeaux, moissons, épaves des vallées ;
Recouvrent des noyés, vomis par le torrent.
Et, fouillant ces débris, des mères affolées
Y cherchent leur enfant.

Sur les ruines assis, les inondés nous crient :
« Regardez !... le fléau nous a bien châtiés !...
« Sans gîte, demi-nus, nos corps brisés se plient...
« Frères, ayez pitié !... »

A cet appel sacré, tous les peuples se lèvent,
Riches et travailleurs luttent de charité.
Le pauvre a tout donné !... Que les heureux achèvent
L'œuvre de la fraternité.

J.-M. GUBIAN.

UN THÉÂTRE EN CATALEP-SCIE

Pénélope était aussi inconsolable que Calypso du départ d'Ulysse.

Pour charmer les loisirs que lui créait l'absence de ce héros, la reine d'Itaque se rendit adjudicataire de la construction du théâtre des Célestins, dont elle s'était contentée jusqu'ici de tisser « la toile. »

Afin de faire « poser » ses nombreux soupirants jusqu'au retour de son époux, nul n'ignore que cette vertueuse princesse défaisait régulièrement chaque nuit son ouvrage de la journée.

Il paraît même que l'exemple de sa fidélité n'a pas été contagieux, puisque les tribunaux n'ont jamais retenti d'aucun procès en contrefaçon.

Désireuse de répondre à la légitime impatience de la population lyonnaise, la fille d'Icarius résolut de déployer une activité fébrile dans l'exécution de ce nouveau travail, qu'elle entreprit sous le signe zodiacal de l'Ecrevisse.

Instruite à l'école d'Amphion, qui bâtit la ville de Thèbes aux seuls sons de sa lyre, elle confia la direction de ses chantiers à un orgue de barbarie, dont les accents mélodieux devaient inviter les moëllons à se superposer les uns sur les autres.

En moins de dix ans les fondations émergeaient déjà à la surface du sol.

Trois générations d'hommes s'étaient succédées sur la place des Célestins, au moment où le pérystyle du théâtre

s'achevait comme par enchantement. Les grands-pères montrent encore avec orgueil à leurs petits-enfants quelques fragments de la première pierre posée par Louis V, dit le Fainéant, et qui se transmettent d'âge en âge comme d'inesestimables reliques.

Les charpentes sont amenées à grands frais du fond des forêts vierges de l'Océanie, par de puissants attelages de tortues, de limaces et d'escargots.

Les statues allégoriques du fronton, commencées par Michel-Ange, s'achèvent dans les ateliers d'un élève de Carpeaux, et tout au nord de la Suède. L'on se prépare à extraire le minerai, dont le fer doit être forgé, pour fabriquer la cognée destinée à trancher la souche des arbres, dont le bois habilement découpé, formera le plancher de notre seconde scène.

Divers calculs, très-approximatifs, permettent d'espérer que les futurs artistes du théâtre s'agiteront bientôt dans les entrailles maternelles.

Afin de célébrer cette bonne nouvelle, une messe de « bout-de-siècle » vient d'être dite pour le repos de l'âme des conseillers municipaux qui votèrent jadis les crédits nécessaires.

Une bienveillante indiscretion nous autorise à affirmer que la première représentation s'organisera aussitôt après le triage des élus, dans la vallée de Josaphat.

Le banquet d'inauguration s'élaborera au « café du XXIX^e siècle », tenu par le dernier descendant d'un professeur de billard tellement célèbre dans l'antiquité, qu'on a donné son nom à la plus brillante des étoiles.

La biographie des acteurs, ainsi que le programme du spectacle d'ouverture, seront vendus dans la salle par « une noble tête de vieillard » dont la généalogie remonte à travers la nuit des temps, jusqu'à « Clarion », l'illustre distributeur ganlois.

Les « chevaliers du battoir » se recruteront naturellement dans le bataillon des « gommeux », auxquels une longue expérience personnelle a enseigné l'usage de la « claque ».

Les fauteuils d'orchestre seront capitonnés à l'aide d'une collection variée de « cocottes » et de « crevettes » vêtues suivant la dernière mode, d'une contre-marque élégamment drapée.

Enfin, pour la circonstance, les critiques dramatiques du « Salut public », du « Courrier de Lyon », du « Progrès » et de la « Décentralisation », désertent l'Égypte, qui les conserve depuis de longues années, entourés de précieuses bandelettes.

Rien ne manquera donc à cette magnifique solennité, qui promet d'éclipser les merveilles aveuglantes, que le plus martial des Senterre nous réserve pour la saison prochaine.

Aussi, nous aimons à croire que les nombreux piédestaux disponibles au parc de la Tête-d'Or et sur les places Perache, de Lyon et des Jacobins, recevront prochainement les statues des divers personnages auxquels nous devons l'application de la vapeur à l'architecture moderne.

Si, par impossible, cette juste récompense était refusée à ces génies éminents, nous en éprouverions un tel chagrin ! que nous n'hésiterions pas à secouer nos sandales à la face de nos concitoyens, pour nous ensevelir à jamais dans les immenses solitudes de la place Croix-Paquet, loin de l'ingratitude humaine et des feuilletons du *Figaro* !

TONY DIMBERT.

VARIÉTÉS

AVENTURES DUN ÉTRANGER A LYON

UN RENDEZ-VOUS

La nuit commence à tomber sur la croûte terrestre, les becs de gaz jettent leur lueur vacillante sur les groupes des promeneurs qui, lentement regagnent leur logis.

Près des squares du pont de la Guillotière, deux hommes se promènent à grands pas. L'un d'eux paraît fort jeune malgré sa taille athlétique. Sa mise est des plus originales : une longue redingote l'enveloppe, malgré qu'on soit à la fin du mois de mai. Il porte de hautes bottes de cuir violet, des gants de même couleur, une canne à pomme d'argent et il est coiffé d'un large feutre noir.

Celui avec lequel il s'entretient offre un contraste frappant par la taille et l'embonpoint, qui est des plus prononcés, et la stature celle

d'un enfant d'une dizaine d'années. Il n'en porte pas moins une longue moustache rouge retombant jusque sur le col de son habit. Son regard a quelque chose de dur et de sévère, son attitude est celle d'un général combinant un plan de bataille, pendant que son compagnon semble l'écouter avec la respectueuse déférence d'un esclave.

— Voyons, Monsieur André, disait le jeune homme de haute taille : dites-moi ce qui peut motiver un si long retard de cette dame ?

— Je ne sais que conjecturer. Assurément, il y a quelque mystère là dessous.

— En effet, c'est assez mystérieux. Cependant, en passant tout à l'heure, n'a-t-elle pas dit : « Je vous en supplie, attendez-moi. » Je cherche en vain à comprendre....

— C'est une femme insaisissable, incompréhensible, et je ne m'étonnerais pas d'assister, dans un instant, à une transformation mythologique.

— Vous êtes endiablé avec votre manie de bonnes fortunes. Hier vous m'avez fait trotter pendant cinq heures sur les pas de cette Dulcinée, en m'assurant que c'était une perle, une merveille de grâce. Bref, vous m'avez littéralement ensorcellé. Et maintenant, me voilà à bailleler comme une huître en attendant cette divinité qui a l'air de nous prendre pour des piquets.

— Je distingue au loin des petits pieds semblables à ceux d'une fée, ce doit être elle assurément. Il n'y a qu'elle pour ressembler à une mouche volant de fleur en fleur. Oui, c'est elle, c'est elle.

Il se frotte les mains d'un air d'importance et de satisfaction.

M. Frédéric (se regardant des pieds à la tête dans un petit miroir de poche) : J'espère que dans mon costume original elle saura me distinguer du vulgaire... peut-être lui paraîtrai-je bizarre, excentrique... N'importe, je préfère ne pas avoir l'air d'un petit bourgeois de province, mais et guindé.

— Bath ! quand on a la jeunesse pour soi, c'est le premier des charmes et l'on n'est pas en peine de plaire.

— En vérité, M. André, je crois que ce soir vous êtes complètement ébloui : vos petits pieds de mouche ont tourné les talons et arpentent tranquillement le pont.

M. André (frappant du pied) : Vous l'avez dit. Je suis aveugle et fou. Que voulez-vous !... l'amour m'abrutit complètement.

— Bon, voilà la retraite qui passe, j'en ai assez comme ça, je vais souper et vous souhaite le bonsoir et bon courage. Il vous en faut vraiment une dose pour faire sentinelle de la sorte. Quant à moi, les pieds m'enflent et je vais me reposer.

Au moment où son compagnon se disposait à partir, M. André poussa tout-à-coup une bruyante exclamation. — Je l'ai aperçue, dit-il, la voilà cette femme fatidique, elle se dirige de notre côté... c'est elle.

Une femme à l'allure et à la mise de comédienne s'avance vers eux. Un long voile marron dissimule ses traits. Elle s'incline majestueusement en disant : « Bonsoir, messieurs. »

Les deux amis s'inclinent jusqu'au pavé.

M. André : Nous n'espérons plus vous revoir, madame, et nous allions nous en aller.

— J'en aurais été désolée, messieurs, et j'aurais vivement regretté votre absence... nous prenons une voiture, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il vous plaira, madame.

— J'y avais déjà songé et j'ai commandé une voiture de remise qui nous attend à quelque pas d'ici.

Tous trois se dirigent vers le cours de Brosses où stationne la voiture en question. Ils y prennent place et la dame se penche à l'oreille du cocher pour lui indiquer le but du voyage. Puis elle dit à ses compagnons : « Vous me pardonnerez, messieurs, d'avoir fixé mon choix sur notre promenade ; mais je meurs d'envie d'aller rendre visite à une ancienne amie de ma famille, jamais pareille occasion pour satisfaire ce caprice ; car je serai en bonne et joyeuse compagnie. »

— Peu nous importe, madame, dit M. Frédéric, l'endroit où il vous plaît d'aller. Il me suffit d'être auprès de vous pour être heureux.

— Vous êtes très-aimables, messieurs, d'ailleurs, vous n'en serez pas fâchés. C'est un endroit très-poétique. Les oiseaux bagouillent dans les buissons, la rivière *chahute* sur les cailloux, les insectes *roupillent* dans l'herbe et les chouettes *s'engueulent* dans les trous des noyers. C'est, on ne peut plus charmant.

M. André (bas à M. Frédéric) : Elle est poète, cette femme. Quelle chaleur de langage, quelle expression !

M. Frédéric (sur le même ton) : Je crois qu'elle est folle. (Haut.) C'est fort bien, madame, ce que vous dites-là. Ces grands spectacles de la nature....

... Parlent au cœur et nous invitent à la sagesse et à la vertu.

Les deux amis se regardent ahuris.

La voiture s'arrête. Ils étaient à Venissieux, devant une maison de chétive apparence. Les promeneurs descendirent. Le cocher, grassement payé, revint à Lyon. Bientôt apparut sur le seuil de la chaumière une vieille femme tenant à la main un lourd chandelier paré d'une chandelle de suif. Elle était entourée d'une nichée de moutards faisant un vacarme épouvantable. Quelques-uns se jettent sur les voyageurs pour les embrasser, ceux-ci se refusent à ces accolades malpropres. La jeune dame seule les accueille avec tendresse. On entre. Le logis se compose d'une pièce unique servant à la fois de cuisine, de chambre à coucher et d'écurie. Les poules sont juchées sur la corniche de l'armoire et un cochon grogne sous le pétrin.

M. Frédéric fait une affreuse grimace et va s'asseoir près de son ami, qui tient déjà le plus jeune des enfants sur ses genoux.

Où est ton papa et ta maman ? disait-il au crasseux bambin.

— Maman ! elle est partie d'ici l'an passé avec son cousin. Elle

nous a pas dit si nous avions un papa. Mais grand-mère m'avait dit que tu viendrais, toi, et que tu m'apporterais une brioche et des sous.

Pendant que l'enfant terrible continue à jaser, la grand-mère fait rôti un poulet, fabrique une galette et va chercher du vin.

— A table, messieurs, *calmons la soif qui nous dévore*, grisons-nous, disait la femme voilée. On apporte du sucre. Les mîoches se précipitent sur les morceaux et vont les croquer dans la cour, au grand désespoir de la vieille qui les poursuit sans résultat.

M. Frédéric donne cinq francs à la mégère pour acheter du sucre. Elle empoche le cent sous et fait signe aux moutards d'aller assiéger les citadins. Ils ne se font pas prier et grimpent sur leurs genoux. L'un d'eux joue avec la montre de M. André en lui disant : Grand-mère m'a dit que tu étais bien riche, que tu avais bien des sous et que tu m'achèterais un joli lilletement en drap. Fais-moi voir tes sous. Et le gamin, passant dextrement sa main dans le gousset de M. André, lui enlève son porte-monnaie. Celui-ci, pour se le faire rendre, promet une pièce jaune qu'il donne de bonne grâce. La vieille s'empare de la pièce et laisse beugler le marmot.

La femme voilée rit très-fort de ces espiègleries, mange comme quatre et boit comme un sapeur.

Tout-à-coup, le chant du coq est le signal d'une pluie d'ordures que ses poulettes, perchées au-dessus de la table, projettent jusque sur la figure des convives. La dame voilée pousse un cri d'horreur et vomit dans son assiette un râtelier perfectionné. Folle de dépit, elle s'élanche dans la cour en titubant, et va se rafraîchir le crâne sous le robinet de la pompe.

M. André ému, la suit dans sa course insensée, et aperçoit que l'objet de sa flamme avait passé la soixantaine, qu'elle était choue comme un caillou et maigre comme les vaches du songe de Pharaon.

Il rebroussa chemin incontinent et passant son bras sous celui de M. Frédéric, il l'entraîna sur la route de Lyon en murmurant : C'est de la blague, vois-tu, de juger les femmes à la lueur des becs de gaz.

B. JORDAN.

La direction de LA CRAVACHE se met à la disposition de toutes les sociétés chorales et instrumentales, régulièrement constituées, et les prévient qu'elle insérera gratuitement, à partir d'aujourd'hui, dans une colonne spéciale, le compte-rendu des concerts, promenades, excursions ou fêtes locales organisées par ces sociétés pendant la belle saison.

Toute polémique inspirée par un esprit de rivalité qui détruit l'émulation et les bons rapports ne sera pas publiée.



CORRESPONDANCE

M. L. E. : Depuis quand avez-vous vu chevaucher quatre roues ? Pauvre Joséphine !

A M. VATOUT, ferblantier, quai de l'Archevêché, 12 : Vous n'êtes pas la personne visée dans notre dernier numéro ; la rédaction de la *Cravache* ne saurait porter atteinte à votre délicatesse.

M. MASSÉRINI, photographe à Lyon : Notre rédacteur en chef a déposé chez vous sa binette. N'en mettez pas des clichés dans vos vitrines, car tout artiste que vous êtes, vous seriez aveuglé par le sexe faible ; il les a tant fouettées !...

A M. GRANJON dit le TURC, en matière de politesse élémentaire : Dis donc, pioche donc tes vignes qui ont le talent de te rapporter du bon vin du Midi, et laisse donc cultiver le champ intellectuel par ceux dont tu ne peux pas même décroter les sandales.

M. JORDAN : Je pense que tu... (quel polisson !) que vous voudrez bien vous trouver au Parc lundi prochain, 31 courant, devant la laiterie, à quatre heures précises du soir ; j'ai à vous parler.

M. Victor HUGARD : Magnifique ! Envoyez, vous avez conquis le droit d'écrire dans notre journal.

Georges MENTELE : Envoyez.

Au citoyen JOURNAUD : Tu es gentil pour moi, continue.

La vachi de Piaro Matra vient de fêre in viau : la mère et l'enfant se porton bien. O yé Jacquy que vay l'achitô. Sacré animal, a derange toujour tous los manajo.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.